

CHAPITRE PREMIER

– Tu peux sortir, Loupiot ! Ils sont partis !

Tel un météore couleur turquoise, le canex d'Antéphaès jaillit de son enclos dès qu'eurent disparu les barreaux d'ondes musclées qui faisaient office de portillon. Le grand lévrier gracile accourut au triple galop et se mit à décrire des cercles de plus en plus serrés autour de son maître, tout en poussant de petits glapissements joyeux.

Les lourds battants de chêne de l'entrée de la propriété finissaient de se refermer sur le passage de l'électrobus qui, bondé de touristes canopéens, allait bientôt descendre la route en direction de Pauillac.

– Deux heures de perdues pour ne vendre qu'une pauvre caisse de douze millésime 2200... se plaignit l'ex-commodore Verga. Ce n'est pas avec ces spartiates de Canopus qu'on fera des affaires juteuses, Loupiot !

Le canex fixa ses beaux yeux vert émeraude sur l'ancien officier de l'espace et parut acquiescer d'un rauquement compatissant.

Les mondes canopéens avaient jadis été colonisés par des émigrés du Japon de la Terre. Au fil des générations, ces gens avaient conservé les traits caractéristiques de leurs ancêtres, carnation jaune et visages de porcelaine, tout en voyant la couleur de leur pilosité bizarrement virer au bleu. En outre, ils s'étaient attachés à faire perdurer leurs us et coutumes ancestraux, tels la prédilection marquée pour les voyages de groupe et la prise inlassable de tonnes de clichés en reliefcolor, destinés à immortaliser les souvenirs de leurs périple transgalactiques.

La fournée qui venait de repartir avait fureté partout, gazouillant à jet continu dans un babil inintelligible et prenant tout son temps pour que chacun des individus, puis des couples, puis des sous-groupes, soit dûment photographié en divers endroits stratégiques de la propriété en compagnie de l'ex-commodore, évidemment. La dégustation avait été rapide, la vente aussi, et la recette bien maigre comparée à la durée de la visite.

Les Canopéens se contentaient de peu, achetaient encore moins et buvaient à peine autant que des camélidés—exception faite de leur fameux thé bleu, de l'universel Astro-Coca ou, pour les occasions spéciales, de leur néo-saké également appelé azz, au degré d'alcool suffisant pour terrasser sur pied un super-bovidé d'Altair ! L'autre produit local, le vurguzz, était strictement réservé à l'exportation massive. En revanche, où que les conduisent leurs voyages organisés avec une méticulosité métronomique, ils entassaient dans leurs sacs et valises des quantités phénoménales de gadgets ou babioles estampillés "artisanat authentique," uniquement destinés aux touristes, et que tout autochtone normal regardait d'un œil torve tant leur facture était approximative et leur goût à donner la nausée.

– Bon, peu importe ! Les Texans de demain seront plus généreux, petit. De toute façon, mieux vaut ne pas trop compter sur les bus de touristes pour autre chose que déguster et parfois se mettre minables. Allez, viens, on rentre à la maison !

La "maison" en question, à l'autre bout du parc jouxtant les quelque trente hectares de vignes de la propriété, était un élégant castel assez tarabiscoté dans l'esprit de ces "folies" que s'étaient fait construire, vers le XIX^{ème} siècle, nombre de parvenus enrichis au-delà du raisonnable par la production et la commercialisation de grands crus.

Presque quatre cents ans et maintes périodes creuses plus tard, les vraies valeurs de culture et de civilisation telles que les vins de terroir bénéficiaient à nouveau d'une cote très élevée. Le mythique Médoc, perle du Sud-Ouest de ce pays béni des dieux qu'était la France, se classait ainsi aujourd'hui parmi les toutes premières régions viticoles de la Terre, sinon de la Galaxie tout entière.

Du temps où Verga était encore en exercice, il était tombé amoureux de ce triangle avançant tel un éperon entre Atlantique et Gironde, "au milieu de l'eau," comme le disait si bien la locution latine *in medio aquae* à l'origine du nom Médoc. Une région rude sous maints aspects, jamais vraiment désenclavée, car l'esprit isolationniste de la population de souche autochtone était tellement marqué qu'aucun des multiples projets de construction d'un pont devant relier sa partie nord-est à la rive charentaise n'avait jamais pu voir le jour. Dès ses premières visites du Médoc rouge, autrement dit celui des vignobles, le commodore s'était promis—si le Maître du Cosmos daignait lui accorder longue vie et fortune suffisante—d'y passer sa retraite non point en oisif, mais en viticulteur artiste et passionné, comme pourrait peut-être le devenir un routier des étoiles déjà chevonné et amateur éclairé des vins les plus divers.

Petit à petit, il avait patiemment amassé le pécule nécessaire à l'acquisition future d'une propriété modeste, tout en consacrant la majeure partie de ses loisirs à s'initier aux arcanes de l'œnologie et des travaux de la vigne. En 2198, année où la limite d'âge l'avait fait rayer des cadres de l'active, il avait eu la chance de tomber sur une occasion miraculeuse et pu acheter l'objet de ses rêves : le château Montrose, perché sur la hauteur, en limite orientale du riant village de Saint-Estèphe-sur-Terre.

On était en septembre 2206. Les vendanges approchaient, la cuvée à venir s'annonçait déjà excellente en qualité et abondante en quantité. Le chai risquait d'être tout juste assez grand mais d'ici là, plusieurs enlèvements de commandes conséquentes étaient planifiés et Verga n'avait donc pas à redouter une problématique pléthore de frontignans.

Toujours flanqué de son Loupiot, l'ex-commodore s'arrêta un moment sur le perron du petit château et regarda vers la "rivière," vieux nom régional de l'estuaire né de l'union de l'impétueuse Garonne avec la plus tranquille et campagnarde Dordogne. Au clocher en casque à pointe de l'église Saint-Etienne, huit coups mélodieux s'égrenèrent sans hâte. Avec le soleil déclinant, les ombres des arbres et des bâtisses voisines s'allongeaient vers la Gironde en contrebas tandis que les rosiers rouges plantés aux extrémités des rangs de vigne s'ornaient de flamboyances rutilantes magnifiées par les feux du couchant.

A la hauteur de la cité portuaire de Pauillac, mais de l'autre côté de la rivière, les édifices blanc de la gare des monorails maglev se coloraient à leur tour d'un orangé de plus en plus affirmé. C'était le point de chargement et de départ des convois spéciaux qui emportaient chaque année des dizaines de milliers de bouteilles, dûment conditionnées et à double étiquetage français/spalax, vers l'astroport régional situé à mi-distance entre Bordeaux et Angoulême. De là, à l'instar du fameux *claret* qui avait jadis voyagé par mer vers l'Angleterre et bien d'autres destinations, les Médoc du XXIIIème siècle ainsi que les autres appellations renommées de la région partaient en cosmonef vers les étoiles les plus lointaines et les gosiers des dégustateurs les plus variés—aux bourses plutôt rebondies, fallait-il le préciser !

Aucune contrefaçon ni augmentation artificielle des volumes des différentes appellations classées n'était autorisée, et les contrôles étaient stricts. Les cours du fabuleux "élixir d'amour" et de longue vie né d'un terroir aussi unique atteignaient donc des sommets vertigineux. De plus, les frais de transport grimpaient eux aussi à des niveaux considérables. Pourtant, les voies conventionnelles étaient impératives.

Avec un sourire, Verga se remémora les tentatives autrefois effectuées pour faire voyager le vin par transmetteur de matière, et les grimaces affreusement tordues des œnologues chargés de vérifier l'innocuité du processus sur la qualité du breuvage. Jamais l'on n'avait pu déterminer quelle composante pernicieuse de la cinquième dimension altérait les grands crus de façon irrécupérable en une horrible piquette, ce qui ne s'était heureusement pas avéré le cas pour les plongées subspatiales à condition de ne pas en enchaîner plus de deux à la suite. Le vin était donc acheminé par longs courriers spéciaux, et il n'y avait pas d'alternative.

Alors que la gare maglev avait été bâtie à la place d'une vétuste centrale nucléaire démantelée au milieu du XXIème siècle, un site très particulier, à moins d'un kilomètre au nord de Pauillac et lui aussi en bord de rivière, avait été reconverti de façon originale. Sur la friche industrielle laissée par une ancienne raffinerie pétrolière fermée juste avant les années noires de la Grande Décadence, s'ouvrait depuis quatre décennies l'accès à un large tunnel creusé sous le lit de la Gironde et débouchant à proximité immédiate de Braud-et-Saint-Louis, le terminal des monorails.

Fermé à tout véhicule ordinaire, ce tunnel se limitait à une trentaine de convoyeurs à suspension amortie sur lesquels les caisses de bouteilles voyageaient sans heurt ni secousse d'une rive à l'autre de la Gironde. Et des caisses, Dieu sait s'il y en avait à se promener sur les bandes transporteuses, mais uniquement dans un sens ! Car toute la production régionale destinée à arroser la Voie Lactée transitait obligatoirement par là, même si cela contribuait encore à accroître les coûts.

Verga profitait raisonnablement, sans excès, des bénéfiques dégagés par son commerce, mais il en vivait bien. Seul, hélas, depuis le drame—hormis la compagnie attachante de ce Loupiot récupéré deux ans plus tôt auprès de mauvais maîtres qui n'avaient jamais su s'en débrouiller et l'avaient même presque battu à mort avant de s'en débarrasser.

Au bout de quelque dix minutes de contemplation tranquille du calme paysage, l'ex-commodore salua d'un geste amical les Smith-Beffort, propriétaires du clos voisin, des gens considérés comme étant "du cru" car l'implantation de leur famille en Médoc remontait au milieu du XXème siècle. Il avait réussi à sympathiser avec eux, malgré leur caractère parfois rugueux. Leurs enfants prenaient grand plaisir à l'écouter raconter des souvenirs de missions lointaines, et comme Verga aimait relater certains moments—mais pas tous—de ses nombreuses équipées passées....

Puis il se décida enfin à rentrer dans son logis et commença par aller ranger en lieu sûr la maigre recette de l'après-midi. Le canex sur les talons, il passa ensuite à la cuisine où l'attendait le repas préparé

par sa gouvernante durant son service de l'après-midi, mais où il prit d'abord soin de remplir copieusement la gamelle du Loupiot. La très dévouée Ginette Chéreau lui avait prévu un bœuf bourguignon évidemment mitonné au Saint-Estèphe, précédé d'une coupe de ces petites crevettes grises appelées "esquires" qui se pêchaient dans la Gironde et suivi, en dessert, de délicieuses pêches au vin sucré. Verga disposa le tout sur une table roulante, prit une carafe d'eau et partit s'installer au salon, en face du téléviseur en reliefcolor, afin de prendre les dernières informations du bulletin de début de soirée.

Sur la cheminée ancienne au manteau de marbre bleu, dans son cadre en bois de rose, feu Hannérionne Verga souriait avec amour à son époux qu'elle avait quitté deux ans plus tôt. La belle Centaurienne, fidèle patiente compagne du commodore durant deux décennies, avait succombé au terrible mal d'Ibatta qu'elle avait contracté lors d'une escale sur un astricule des Pléiades d'Artani, à l'occasion de l'un des rares voyages touristiques effectués avec son époux. Une sorte de fièvre insidieuse aux accès récurrents, de plus en plus graves, que la sagesse médicale avait certes su freiner mais point guérir, et qui avait fini par remporter une amère victoire.

Le grand écran 3-D s'alluma pour afficher le visage fort avenant de l'habituelle présentatrice préposée au journal de vingt heures du *Galaxy News Network*, la Terro-Vénusienne Klerr Sha'zaal.

– ... Fort heureusement, le drame a été évité de justesse et les sept cents passagers de la navette Sol-Alpha du Centaure sont sortis indemnes de l'atterrissage en catastrophe sur l'astroport de Cap Ferrat. Félicitations aux brillants pilotes qui ont su maîtriser le cosmonef mis à mal par l'impact d'une micrométéorite et au personnel de bord dont le flegme exceptionnel a canalisé les angoisses bien légitimes des voyageurs de la compagnie *Espace Liberté*...

Deux ailes déployées sur fond d'étoiles apparurent à l'image, puis le nom de ladite compagnie s'inscrivit en lettres de feu.

– Maintenant, place à Pat DreVett qui vous annoncera en détail la météo pour les trois jours à venir. Et n'oubliez pas, juste après le nouvel épisode de notre feuilleton quotidien *La vie, encore plus belle*, notre reportage spécial sur les phénomènes récemment observés dans l'une des constellations extrêmes de notre Confédération ! A demain, Mesdames et Messieurs, bonne soirée sur *G.N.N.*, la chaîne numéro un des sidérotélévisions galactiques...

Verga haussa les épaules.

– Mille comètes ! J'ai encore raté les informations...

Puis il se ravisa.

– Qu'importe... C'était comme d'habitude, toujours les mêmes salades... Une chance qu'il y ait quelquefois ces cosmoreportages exceptionnels, ça me rappelle un peu mes années d'active. Vite, mangeons avant que ça commence.

En vingt minutes, soit cinq pour le bulletin météo puis quinze partagées entre les sempiternelles astropublicités et cette daube soporifique consacrée chaque soir aux mésaventures archibanales d'un microcosme humain—censé être représentatif de la majorité du *vulgum pecus* et permettre à des milliards de spectateurs à moitié décérébrés de se retrouver face à face avec eux-mêmes—, l'ex-commodore termina sans hâte de savourer son succulent dîner et eut même le temps d'aller se préparer un double *expresso*.

Cette fois accompagné du Loupiot, lui aussi rassasié, il revint s'installer dans son confortable sofa. A peine se fut-il assis, avec le canex allongé près de lui, que la galaxie tournoyante faisant office de logo signalétique des grands reportages du *G.N.N.* s'animait en reliefcolor sur l'écran holographique mural.

– Nous partons ce soir pour une très lointaine constellation, annonça une voix *off*, où les trois cosmavisos d'une mission de reconnaissance exploratoire ont été témoins de très singulières manifestations...

Verga suivit avec attention la présentation détaillée des trois navires en question et de leurs équipages. L'ex-commodore n'y aperçut personne de ses anciens confrères. Même les officiers supérieurs étaient des jeunes, tout frais émoulus de l'Institut des Hautes Etudes Interplanétaires.

L'objectif de l'expédition, tel que l'annonça un membre éminent des instances scientifiques dépendant directement du Praesidium du Martervénus, consistait à essayer d'identifier la source de phénomènes astrophysiques *a priori* apparentés à l'activité d'un pulsar non répertorié à ce jour.

Quant à la région cosmique concernée...

– Les trois cosmavisos ont donc rallié la plus éloignée des constellations périphériques de notre Confédération. Située à environ cent mille années-lumière du Système Solaire et aux antipodes de celui-ci par rapport au Centre de la Voie Lactée, la constellation dite du Lièvre comporte notamment le Système 897, dont la planète Hixxi représente ce que nous pouvons appeler à juste titre notre "colonie extrême"...

Comme d'usage pour les émissions de ce genre, le reportage enchaîna sur une série de *spots* permettant à tout un chacun de visualiser les curiosités et les attraits de ce monde agréable auquel ses six lunes offraient des nuits de féerie, et où les humains avaient su s'installer dans une cohabitation sans heurt avec les paisibles indigènes.

Non sans un pincement au cœur, Verga revit alors des images qui le replongèrent tout droit à bien des années de là, lors de l'une des premières grandes expéditions de sa carrière. Le temps était passé sur Hixxi comme sur une belle statue de déesse antique, sans altérer le charme qui émanait de la nature planétaire admirablement respectée par la colonisation.

Simultanément, de façon sourde et insidieuse, un frisson d'appréhension et d'angoisse montait en lui.

– D'autres peuples stellaires se sont intéressés au phénomène inexplicable que nos savants, faute de mieux, avaient apparenté à un pulsar. Ainsi, les cosmaviso de la Confédération ont pu nouer le contact avec les natifs du Poisson Austral, des humanoïdes au métabolisme semi-cristallin qui ont été baptisés du nom évocateur de "Prismoïdes." En voici quelques clichés holographiques très fidèles qui permettront à nos spectateurs de...

Effectivement, lesdits Prismoïdes avaient bizarre allure ! Toute en facettes anguleuses à tel point qu'on l'eût cru taillée dans un hybride minéral de diamant et d'émeraude, leur physionomie évoquait certains tableaux déconcertants peints au XXème siècle par le génial Pablo Picasso.

– Mais revenons à l'essentiel de l'affaire, reprit la voix *off*. Vous allez maintenant voir, Mesdames et Messieurs, de quelle manière s'est manifestée l'activité du prétendu pulsar XYZ pour les observateurs présents dans le Système 897. Attention, ce n'est pas vraiment spectaculaire et il s'agit uniquement d'une reconstitution en images de synthèse, car le phénomène n'a pu être enregistré par aucun des appareils ou instruments conventionnels équipant les navires d'exploration. Il s'agit d'une sorte de flash, d'éclair jaillissant soudain en plein espace sidéral. Première simulation...

Un bref compte à rebours.

– ... Vous l'avez constaté, cela n'a rien à voir avec une explosion. On dirait plutôt le pinceau photonique projeté par un très puissant phare cosmique...

Second décompte.

– ... Un rayon de balayage, en quelque sorte. Notez l'absence totale de tout chromatisme, dont les experts ont tout d'abord déduit qu'ils avaient affaire à de la lumière blanche...

Nouvelle simulation. Puis le commentateur adopta un ton théâtral, presque tragique.

– Mais il n'en est rien. Ce faisceau est blafard, blême, tel celui d'un fanal qui brillerait dans les abîmes de l'au-delà...

Dans l'esprit de l'ex-commandant, ce fut comme si un mur s'effondrait. Un rempart inébranlable édifié au fil des ans afin de sceller un recoin interdit de la mémoire, un caveau dans lequel avait été enfermé et bouillonnait, jusqu'à la mort de l'officier spatial. Un fragment d'inconcevable duquel eût, sinon, rayonné une terreur propre à faire vaciller même la raison la plus cartésienne.

Verga se leva d'un bond et se précipita dans son bureau. Toujours allongé, le Loupiot le suivit des yeux mais ne bougea pas. Syntonisé sur le psychisme de son maître, le canex savait qu'il fallait se faire très discret quand de telles ondes négatives en jaillissaient parfois.

Dans la pièce vivement éclairée, l'ex-commandant alla tout droit jusqu'au tableau figuratif innocemment accroché derrière sa table de travail. *Les Portes du Monde Alpha* était sans conteste l'une des plus belles œuvres d'un peintre méconnu du XXème siècle, Ren Bran-Tonn, que Verga appréciait au plus haut point. A peine eut-il fait glisser le cadre sur le côté que la porte du bureau se referma et qu'un système de verrouillage électronique s'enclencha.

Les lieux étaient désormais inviolables de l'extérieur et, de surcroît, à l'abri de toute intrusion à distance par quelque moyen d'espionnage que ce fût.

Dans le coffre fort mural, Verga conservait certes toute la trésorerie du château, mais il y avait également une série de dossiers méticuleusement archivés et rangés dans des classeurs suspendus dont l'étiquette de chacun portait en tout et pour tout un nom, dans certains cas accompagné d'un bref commentaire.

Un nom de navire spatial, de constellation, d'étoile ou de planète, selon les cas. Chacun en rapport avec l'une des missions passées de l'officier de l'espace—les missions les plus importantes à ses yeux, soit par le lot d'aventures et de péripéties qu'elles lui avaient fait vivre, soit parce qu'elles lui avaient fait lever le voile sur des énigmes à ce jour non résolues.

L'ex-commodore, sans hésiter, saisit et sortit la chemise qui l'intéressait. Puis il se mit à en feuilleter le contenu, parcourant à toute vitesse les pages couvertes de notes parmi lesquelles étaient insérés des dessins et des clichés conventionnels en deux dimensions.

Plus il avançait dans sa lecture, plus il pâlisait.

– Ainsi, ça a recommencé... souffla-t-il avec peine. Mais qu'est-ce que ça peut bien vouloir dire ? C'est terrible... Que faire, Dieu du Cosmos ? Je...

Il s'interrompit net. Un léger bruit venait de résonner dans le bureau, un frottement sur le parquet de châtaignier... Derrière Verga, il y avait quelqu'un—ou quelque chose.

– C'est toi, Loupiot ? Comment as-tu bien pu entrer, diable de canex ?

Les lévriers bleus d'Antéphaès passaient pour posséder certains dons supranaturels. Or, à ce jour, jamais le Loupiot ne s'était révélé comme capable de se téléporter. Et pourtant...

L'ex-commodore pivota d'un bloc. Personne... Pas la moindre ombre portée sur les murs ni le sol.

Une pression psychique sourde, cependant. Pareille à celle qu'aurait pu faire peser le regard d'yeux invisibles...

Les lèvres béantes sur un grand cri de terreur primitive, Verga s'abattit tel un chêne foudroyé.

Dans le salon, le canex se dressa tel un ressort sur le canapé et poussa une plainte lugubre, à fendre l'âme.

Puis, insensiblement, le Loupiot commença à perdre sa matérialité et à se transformer en une silhouette de plus en plus éthérée.

Quelques secondes plus tard, il s'était volatilisé.

Sur les confortables coussins encore marqués de l'empreinte de son corps, seule une impalpable poussière turquoise subsistait du magnifique animal de compagnie.

Jamais un lévrier bleu d'Antéphaès ne survivait à la mort de son maître d'élection. Il prenait à ses côtés les chemins menant aux éternelles aurores...

– Me voilà encore quitte pour une affaire insoluble ! Ah, mon vieux Teddy, si tu pouvais être là pour m'aider de ton flair exceptionnel, ou m'envoyer un peu de tes lumières depuis le royaume des ombres...

Débarqué en catastrophe de Paris-sur-Terre, le jeune inspecteur Marc Vérano, de l'Interpol-Interplan, se tenait figé à l'entrée du bureau de feu l'ex-commodore Verga.

– A qui parliez-vous, collègue ? s'enquit celui qui l'accompagnait.

Le commissaire Jean-Paul Andréani, de la Police Judiciaire bordelaise, connaissait depuis trop peu de temps son confrère pour savoir que celui-ci descendait d'un détective de l'étrange très célèbre durant la seconde moitié du XXème siècle.

– J'invoquais les mânes d'un vieil ancêtre à moi, Jean-Paul ! répliqua Vérano. Un as du mystère qui nous aurait résolu en un tournemain cette nouvelle énigme de meurtre en chambre close...

– Une tentative de reconstitution nous éclairerait davantage, à mon avis ! affirma Andréani.

– Désolé, j'estime cela inutile. Reconstituer, oui, mais comment et avec *qui*... Ou *quoi* ? Par contre, nous ne perdrons rien à refaire un examen détaillé de la scène du crime.

Des policiers avaient emporté depuis environ une demi-heure le cadavre de l'infortuné Verga dont la gouvernante, Ginette Chéreau, avait signalé la disparition à la maréchaussée locale le lendemain même du drame et à grand renfort de sanglots hystériques.

– Et son bureau est bouclé à double tour, avait-elle précisé, déboussolée mais encore suffisamment lucide. Je croyais pourtant que lui seul pouvait le verrouiller ainsi, une fois qu'il était dedans. Et son lévrier bleu s'est volatilisé lui aussi...

Sitôt prévenue, la P.J. de Bordeaux s'était rendue sur les lieux et s'était bien sûr heurtée à des difficultés techniques bien au-delà de ses capacités d'intervention. Avant tout, il fallait un expert ès systèmes de sécurité pour désactiver le très complexe dispositif de verrouillage du bureau, et il n'y en avait comme par hasard aucun de disponible dans la région. L'on avait donc dû se contenter de reprendre le témoignage de la pauvre Ginette Chéreau et de faire confirmer aux Smith-Beffort qu'ils avaient été, la veille au soir, les derniers à voir en vie l'ex-commodore disparu.

Ensuite, deux précautions valant mieux qu'une, autant faire appel dès le début à l'une des grosses têtes de l'Interpol-Interplan car le cas s'annonçait des plus tordus. Robin Muscat se trouvant alors en mission spéciale dans les parages de Saturne, c'était donc le jeune mais néanmoins brillant Marc Vérano qui avait été dépêché dans le Sud-Ouest de la France.

Flanqué d'un spécialiste chevronné en matière de sécurités électroniques et photoniques, un as des laboratoires de la police scientifique, il avait sauté dans le premier tramono en partance de la ligne Paris-Hendaye. Les deux hommes avaient débarqué en gare de Bordeaux moins d'une heure et demie plus tard, puis une électrauto du commissariat urbain central les avait emmenés jusqu'à Saint-Estèphe en compagnie d'Andréani. Lequel, avec la faconde de l'authentique Méridional—Corse, pardon !— qu'il était, n'avait pas manqué de profiter de l'occasion pour faire à ses hôtes une véritable visite guidée du Médoc viticole, traversé à toute vitesse tandis que l'après-midi se terminait.

Marc Vérano avait découvert non sans plaisir une région éblouissante, et le site prestigieux de Saint-Estèphe l'avait conquis d'emblée. Seule ombre au tableau, le parc et la demeure de l'ex-commodore grouillaient de policiers occupés à des fouilles aussi méticuleuses que vaines.

Sitôt à pied d'œuvre, l'expert avait mis près de dix minutes à désactiver le système de verrouillage du bureau de Verga. Il avait en outre confirmé, en se basant sur la micromémoire codée du relais de commande, qu'aucune autre manœuvre du dispositif n'avait eu lieu après la dernière effectuée par l'ex-commodore pour sécuriser la pièce juste après son entrée. Pièce dans laquelle, bien évidemment, l'on avait trouvé le cadavre.

Il avait fallu très peu de temps au médecin légiste pour conclure quant à la cause du décès : un arrêt cardiaque provoqué par une très brutale décharge émotionnelle. Ce qu'il n'avait su expliquer, en revanche, c'était l'expression de terreur indicible peinte sur les traits de la victime. Comme si l'ancien officier de l'espace avait été terrassé par une peur sans mesure...

A part les techniques spéciales d'interrogatoire *post mortem* développées par les docteurs Frank Dusaule et Stewe, plus rien n'aurait pu arracher son secret au défunt. Hélas, dans le cas de Verga, le décès remontait déjà à presque vingt-quatre heures et il était trop tard.

Restait à découvrir des indices sur place—mais lesquels, et comment ?

– Si vous n'y voyez pas d'inconvénient, Jean-Paul, je vais jeter un œil de plus près sur les dossiers suspendus que notre victime conservait dans son coffre, annonça-t-il à son confrère.

– Très bien, je vous laisse procéder. Moi, je rappelle l'équipe de terrain et le maître-chien pour que l'on refasse un tour de la propriété. Qui sait... Nous allons peut-être glaner quelques traces de pas ou d'effraction, que ce soit sur les huisseries du château ou celles du chai. Je verrais bien des malfaiteurs assez fûtés pour violer la sécurité du bureau de l'ex-commodore, éliminer celui-ci et son chien bleu puis s'emparer des recettes plutôt conséquentes de l'exploitation et finir en beauté en emportant au passage un stock de grands crus millésimés...

– Mais on ne lui a rien volé, que diable ! objecta Vérano.

– Ils ont été dérangés avant d'avoir fini, c'est tout à fait plausible...

– Moi, je n'y crois pas, affirma Marc. Je suis certain qu'il y a autre chose là-dessous. Toutefois, allez-y, cela éliminera au moins une piste.

Sûr que ses hypothèses terre à terre allaient s'avérer les bonnes, le très cartésien Andréani s'éloigna de sa démarche souple et bien balancée d'ancien pratiquant du ballon ovale. Vérano contourna la table de travail et s'approcha du coffre fort grand ouvert.

Machinalement, il jeta un regard sur la peinture voisine, dans son cadre légèrement décalé par rapport à sa position normale. Une main immatérielle, à l'extrémité d'une traînée lumineuse entrée dans une pièce par une porte-fenêtre ouverte, tendait l'index vers une cheminée de pierre et semblait y allumer un feu surnaturel.

– Joli et symbolique, ma foi... soupira Marc.

Un à un, il examina les dossiers suspendus étiquetés de façon méticuleuse et classés par ordre alphabétique.

De la lettre A à la lettre J, rien à signaler. D'*Arlyada* à *Iridul* en passant entre autres par *Casseline*, *Elgern* et *Fragador*, pas une seule des chemises n'était vide.

Ensuite...

Jairal—Micro-astricule des Pléiades d'Artani—Mal d'Ibato.

– Dossier complet...

Kimelunga—Trafic d'opales de Hoorz (Sirius).

– Pas une pièce ne manque...

Entre les deux, un dossier légèrement en retrait, comme renfoncé, qui ne sautait donc pas aux yeux à première vue.

Javelot.

Sans commentaire.

– Bon sang de bois ! Cette chemise-là est vide !

Des suivantes, *Krauze*, *Lupus*, *Markab* jusqu'à la fin de la série, qui s'achevait sur *Zalnacatar* et *Zuidnna*, pas la moindre absence à noter.

– Si ce n'est pas un indice, ça... Bien maigre, il est vrai... A part une arme de jet assez primitive, ce nom de *Javelot* ne me dit strictement rien...

Un bruit discret, derrière lui, le tira de sa brève réflexion. Un léger raclement sur le parquet du bureau, un frôlement à peine perceptible, comme si quelqu'un de particulièrement silencieux venait d'entrer dans la pièce.

– C'est vous, Jean-Paul ? questionna Marc, à peu près convaincu que le commissaire Andréani l'avait rejoint, et sentant tout de même un frisson inexplicable lui courir le long de l'échine. Eh bien, figurez-vous que j'ai trouvé...

Il se tourna pour faire face à son confrère et lui expliquer sur quel indice il avait mis la main.

Mais ce n'était pas le policier bordelais.

A première vue, il n'y avait rien.

Marc Vérano fronça les sourcils, ferma à moitié les paupières.

Et là, il aperçut la *chose*...